Document généré le 1 juin 2025 05:23

XYZ. La revue de la nouvelle

Des flaques de larmes

Christiane Lahaie

Numéro 150, été 2022

Feux d'artifice : spécial 150e numéro : on fête !

URI : https://id.erudit.org/iderudit/98611ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lahaie, C. (2022). Des flaques de larmes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 37–38.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des flaques de larmes

Christiane Lahaie

On lui avait dit qu'il y aurait des feux d'artifice. Les yeux écarquillés, elle les cherchait encore.

Tout ce qu'elle voyait, c'était un vilain plafond en stuc, jauni par la fumée de cigarette.

Derrière la porte de la chambre, la musique jouait à tue-tête. On poussait de petits cris de joie et des rires secs. On disait beaucoup de bêtises. On buvait du vin pas cher et de la bière blonde, un peu plate. On avait tout acheté au coin de la rue. Personne n'avait l'âge, sauf le grand brun au pantalon carrelé. Il avait rempli le coffre de sa voiture et personne ne lui avait posé de questions.

Les draps avaient une vague odeur de lavande et de musc. Ils crissaient sous les doigts et ça lui donnait des frissons. Ou peut-être que c'était à cause du vent qui se faufilait par la fenêtre.

Il pleuvait. L'automne, c'est comme ça. Une saison à la fois belle et douloureuse.

Elle se tenait l'entrejambe sans trop savoir si le sang avait coulé. Elle essayait d'oublier la sensation de brûlure. Elle aurait dû se lever, se rhabiller et partir.

Mais pourquoi s'en aller maintenant ? On lui avait dit qu'il y aurait des feux d'artifice. Peut-être qu'ils viendraient plus tard.

Des mangas démantelés tapissaient les murs. Des centaines de visages émaciés aux bouches absentes et aux yeux surdimensionnés se tournaient vers elle dès qu'elle faisait mine de bouger. L'odeur sur ses doigts devenait insupportable. Alors, elle a glissé la main sous l'oreiller.

Le gars avait promis de revenir. Il n'avait pas l'air pressé. Elle ne percevait plus sa voix à travers la rumeur. Il avait déjà fiché le camp, c'était clair.

Il s'appelait comment, déjà ?

La pluie avait redoublé d'ardeur. De grosses gouttes martelaient la vitre, glissaient, puis pénétraient dans la pièce.

Une flaque avait commencé à se former sur le vieux plancher de bois.

Tout était fichu. Aucun pétard ne résiste à tant d'humidité.

À tâtons, elle a retrouvé sa culotte, son jeans. Ça lui faisait mal, mais elle survivrait. Elle a enfilé son chandail et remis ses lunettes sur le bout de son nez. Elle a ouvert tout grand la lucarne. A lavé ses mains sous l'averse, et laissé l'eau nettoyer la pièce.

Personne n'a fait de cas de son départ prématuré.

Pendant qu'elle dévalait l'escalier, des faisceaux de lumière bleue, rouge et verte se sont mis à zébrer la nuit. Des bruits de détonation secouaient ses tympans. Dans son crâne résonnaient des oh ! et des ah !.

Dans sa tête, oui.

Parce que dans la rue, il ne restait qu'un abribus désert.

Et des flaques de larmes.